

DANS LA MONTAGNE  
DES DRUSES

Bibliothèque Maison de l'Orient



169987

DU MÊME AUTEUR  
DANS LA MÊME COLLECTION

L'Appel du divin ou Maurice Barrès  
en Orient.

*Un sourcier* : Henri Bremond.

Le Retour de Barrès à sa terre et  
à ses morts.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque  
Nationale en 1926.

## DANS LA MONTAGNE DES DRUSES

---

Je rassemble mes notes de voyage en Syrie. J'ai tardé à les publier, parce que j'ai voulu, au retour, les compléter par une documentation plus riche. Les pays déjà racontés par tant d'illustres voyageurs découragent le visiteur nouveau. Mais l'immuable Orient est aujourd'hui en marche. De longs frissons le parcourent, comme le corps de ces chevaux arabes qui sentent l'espace libre. Les témoignages, d'année en année, se modifient avec le cours des

## 2 DANS LA MONTAGNE DES DRUSES

événements. J'apporterai le mien, car j'entends des voix qui, du Levant, m'y



CARTE DE LA SYRIE MÉRIDIONALE

convient. Et de mes notes j'extrairai d'abord le récit de ma brève randonnée dans le Djebel Druse, dans la Montagne des Druses.

# I

## UN VOYAGE DANS LE HAOURAN

Là, comme ailleurs, j'ai voulu connaître les ouvrages de mes devanciers. Ce sont tous des archéologues. Le Djebel Druse fait partie du Haouran qui est l'un des plus vieux pays du monde, le royaume de Basan dans la Bible, célèbre par ses pâturages, ses troupeaux, ses forêts de chênes, rivales des Cèdres du Liban. Le Haouran forma deux provinces romaines : la Trachonitide et l'Auranitide. Derrière l'Anti-Liban dominé par les neiges de l'Hermon, au sud de Damas d'où l'on y va en quel-

#### 4 DANS LA MONTAGNE DES DRUSES

ques journées de cheval, il forme un flot étrange, riches plaines, montagnes abruptes, et pays de cratères et de laves, restes d'anciens volcans, au nord du désert de Syrie où campent les Bédouins, sur les frontières de la Transjordanie et de la Palestine. Or, il porte la marque des siècles sur les innombrables ruines qui attestent son passé, dans les inscriptions sabéennes, koufiques, nabatéennes, grecques, latines qui font l'attrait et le tourment des savants du monde entier. Burkhart, von Richter, le révérend Porter, notre de Laborde, sont venus, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, déchiffrer ces inscriptions, et plus tard Guillaume Rey, le marquis de Vogüé, Schumacher, enfin M. René Dussaud qui avait déjà parcouru les monts Ansa-riehs pour y étudier l'histoire et la

religion des Nosaïris et dont les récits sur les Ismaéliens ont sans doute contribué à exercer sur Maurice Barrès cette sorte d'attraction qui le poussait à la recherche des causes mystiques dans tous les phénomènes d'ordre religieux. Mais de tous ces archéologues, le moins étouffé d'érudition est sans contredit Guillaume Rey. Sans doute met-il un soin puéril à noter ses heures de départ et d'arrivée, et l'on dirait qu'il ne voyage que la montre à la main. Sans doute éprouve-t-il de temps à autre le besoin de bourrer ses malles de documents. Mais il goûte encore le plaisir du voyage pour le voyage. Songez donc : il regarde les femmes, non pas les femmes de pierres sculptées sur les temples ou les tombeaux, mais les femmes vivantes dont la marche flatte le regard. Quelle honte pour un archéo-

logue ! Rassurez-vous, il se guérira de cette tare. Dix ans plus tard, quand il écrira sa fameuse *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre* (1) et préparera son grand ouvrage sur *les Colonies franques de Syrie aux douzième et treizième siècles* (2), il ne soulèvera plus que les voiles de l'histoire. Tandis que dans le Haouran (3) ses mains qui ne sont pas encore desséchées convoitent d'autres voiles. « A chaque instant, écrit-il après avoir quitté Damas et pris le chemin qui mène à la forteresse druse, nous croisons de nombreuses

(1) Imprimerie Nationale, Paris, 1871.

(2) Paris, Alphonse Picard, édit., 1883.

(3) *Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte*, exécuté pendant les années 1857 et 1858 par M. E. Guillaume Rey, membre de la Société de géographie, etc. (Paris, Bertrand, libraire-éditeur, rue Hautefeuille, 21).



caravanes chargées des grains du Haouran qu'elles amènent sur les marchés de Damas. Nous remarquons, entre autres, une femme druse assez jolie montée sur un chameau et cheminant à la suite d'un de ces convois, tandis que son mari, gardien vigilant, est à côté d'elle monté sur un cheval et le fusil à la main ; la marche du chameau imprime à cette femme un mouvement saccadé qui doit être affreusement fatigant. » Et le voilà pris de commisération. Un peu plus loin, à Deir-Ali, il ressent un vif plaisir à passer en revue les femmes qui, la cruche sur l'épaule, viennent chercher de l'eau dans le voisinage du camp. « Il paraît que ces dames, constate-t-il avec satisfaction, n'ont pas l'occasion de voir souvent des Européens, car, pour nous regarder de plus près, elles prennent un chemin difficile et

qu'elles ne suivent pas habituellement ; elles excitent aussi notre curiosité. Nous en remarquons quelques-unes qui sont assez jolies, mais presque toutes sont sales. Elles sont vêtues d'une longue robe bleue et s'enveloppent la tête d'un voile blanc qu'elles ramènent devant leur visage avec la main. Les jeunes filles portent au cou une espèce de collier de pièces d'or ou d'argent qui descend sur la poitrine. Les mœurs druses autorisent à parler aux jeunes filles, mais non aux femmes qui, du reste, sont loin d'être sauvages ; car Delbet (le docteur Delbet, son compagnon de route), s'étant approché du groupe, l'une d'elles lui offrit de boire à sa cruche. » C'est le geste de Rébecca devant Éliézer. Mais n'est-il pas incroyable qu'un érudit, bientôt membre de la Société des Antiquaires de France,

se plaise à l'harmonie des bras levés, au mouvement des lèvres rouges, à l'éclat des yeux de noir velours, et l'on imagine aisément les sarcasmes de ses confrères à la lecture de rapports ainsi rédigés?

Guillaume Rey est jeune. Il sait la valeur d'une jument hanezeh et la joie qu'un bon cavalier éprouve à respirer l'air du matin. Les paysages l'intéressent comme les femmes, et non pas seulement pour les mouvements géologiques qui les ont préparés. Après la chaîne du Djebel Menieh, le voici qui pénètre dans cette partie sauvage du Haouran qu'on appelle le Ledjah. C'est un plateau pareil à un monceau de lave solidifiée. « Arrivés sur le plateau, décrit-il, nous nous trouvons au milieu d'un labyrinthe de coulées de lave, laissant entre elles des espaces creux, plus ou

moins profonds, où la terre apparaît, quoique couverte de débris de rochers volcaniques; on dirait une immense mosaïque couverte d'arabesques en relief, et c'est à peine même si les laves solidifiées des environs de Catane peuvent en donner une idée. Nos pauvres chevaux ont fort à faire pour marcher sur un pareil terrain et, plus d'une fois, quand nous sommes parvenus au fond d'une de ces cavités, nous nous demandons comment nous pourrions en sortir... » Je comparerai ce sol strié à ces moraines de glacier retiré, coupées de profondes crevasses en apparence sans issue. Rien n'est plus malaisé que la marche à travers de telles fondrières. Retenez cette forme de terrain : elle joue son rôle dans l'histoire militaire des Druses. Elle est propice aux retraites, aux guets-apens, aux disparitions.

Déjà le prophète Jérémie proposait un séjour dans le Ledjah comme un des plus cruels châtimens. Et cependant il y avait là des villes comme Moussmieh, métropole des Phéniciens, avec des temples richement décorés et sculptés.

Ces tells volcaniques précèdent le Djebel Haouran. A Chobba, où il campe afin d'y étudier de précieuses ruines, il trouve l'assemblée des cheiks druses qui ont été prévenus de son expédition archéologique. « Il y a là quarante-deux cheiks presque tous habillés de la même manière, bottes jaunes et rouges, large *seroual* blanc, sabre à poignée d'argent, pistolets garnis de même, *machlah* à larges raies noires, et la tête surmontée d'énormes turbans blancs faisant plusieurs fois le tour du front de manière à tenir lieu de visièrè.

Voilà leur costume exact à tous, excepté quelques jeunes cheiks qui ont le *keffieh* brodé d'or ou d'argent. Tous portent barbe et moustaches et ont dans la physionomie quelque chose de sévère et de martial. L'expression ne manque pas dans ces visages dont le regard est perçant, quoique immobile. » Le grand cheik qui réside à Soueida est parmi eux. « C'est le plus grand noble des Druses du Haouran, ancien chef de la famille Hamdan dans laquelle la dignité de prince des cheiks est héréditaire ; il est d'un certain âge déjà ; sa figure, qui ne manque pas de distinction, est surtout empreinte d'une douceur qui contraste avec l'expression un peu dure du visage de ses voisins. » La conversation s'engage sur ce ton de politesse orientale dont les protestations n'en finissent plus. Le grand cheik s'informe

de la France, qui exerce là-bas un magique prestige rien que par l'influence de deux noms : Paris et Bonaparte : Paris, la ville de rêve qui représente tous les raffinements de la civilisation ; Bonaparte, l'homme-dieu dont les exploits d'Égypte et la menace sur Saint-Jean-d'Acre ont traversé les déserts.

Ces petits souverains, dont les dissensions font la faiblesse des Druses, rendent dès le lendemain leur visite aux voyageurs français dont ils remplissent la tente. Pour les faire asseoir, Antonio, le fidèle serviteur de Guillaume Rey, a réquisitionné tous les sièges, tous les tapis et jusqu'aux coussins de caoutchouc « dont le mécanisme paraît faire les délices des deux cheiks de rang inférieur relégués au second plan. Ces messieurs s'amuse

gonfler et à dégonfler alternativement ces coussins tout le temps que dure la réception. » La conversation, plus cordiale que la veille où chacun tâtait le terrain, est aussi plus intéressante. « Le grand cheik Hamdan de Soueida se montre, comme la veille, discret et sensé ; mais l'un des plus ardents est le cheik Assad-Amer-Abar-Nacem de Hit. Il touche à plusieurs sujets et insiste particulièrement sur la comparaison des forces de la France et de l'Angleterre ; déjà il est au courant des événements de l'Inde et les juge assez sagement du reste ; il me semble que les sympathies de ce petit cheik sont pour l'Angleterre ; il remarque assez malicieusement qu'en Syrie on voit beaucoup de voyageurs anglais et peu de Français. » La révolte des Cipayes aux Indes qui avait éclaté cette même année



(1857) était donc déjà connue au Djebel Druse. Les nouvelles d'Orient se transmettent par des fils invisibles. Elles sont aussitôt commentées, et les nations européennes doivent toujours se préoccuper, dans leur politique, de cette répercussion immédiate des événements d'un pays sur l'autre, d'un continent sur un autre, du Maroc, de l'Égypte, des Indes en Syrie. Nul doute que l'insurrection des Riffains au Maroc n'ait été l'objet de palabres sans fin dans les moindres villages du Liban et du Haouran. Quant à la rivalité de l'Angleterre et de la France, les peuples orientaux la flairèrent toujours pour s'en servir. Les massacres des Maronites par les Druses allaient, deux ans plus tard, pousser les victimes vers la France et les agresseurs vers la Grande-Bretagne.

Chobba, où se passe l'entrevue des cheiks, a de quoi satisfaire les convoitises archéologiques. Guillaume Rey y admire les ruines imposantes de thermes dignes de ceux de Caracalla à Rome, des rues bordées de tronçons de colonnes ioniques, un théâtre, un temple, etc. Devancé par Burkhardt, il n'y pourra cueillir des inscriptions nouvelles, non plus qu'à Medjel dont les escaliers antiques le ravissent. Mais avec son compagnon le docteur Delbet, il gravit le tell Garrarrah où il découvre le cratère volcanique qui explique cette terre du Ledjah pareille à une lave solidifiée. Et il identifie le Ledjah avec la Trachonitide décrite par Josèphe et qui servait de repaire à une multitude de brigands. « Guillaume de Tur, ajoute-t-il, rapporte que dans la Trachonitide, il se trouve un grand nombre de vastes

cavernes, dont quelques-unes servent de demeures aux habitants et que, comme le pays ne possède ni sources ni ruisseaux, on recueille pendant l'hiver l'eau de pluie dans les citernes. Du reste, la formation géologique du Ledjah me paraît un des phénomènes volcaniques les plus étranges, dont on ne connaît d'autre exemple que la vallée de Tinjwalda, en Islande, observée pendant l'expédition scientifique de S. A. I. le prince Napoléon. » Formation qu'il est indispensable de connaître pour qui veut mener la guerre contre les Druses. Ceux-ci, pris entre les Bédouins du désert, pillards nomades et insaisissables, et les exigences du gouvernement turc détesté, s'étaient réservé ces retraites du Haouran.

Mais le Haouran a d'autres aspects, dès qu'on atteint la montagne. C'est

alors un mélange de champs cultivés et de forêts de chênes verts qui rappellent le Bocage vendéen. De la crête on domine un paysage charmant, semé de ruines pittoresques. Au bord d'un oued est l'ancienne ville de Kennaouat, la plus curieuse de tout le Djebel Druse. Comme je l'ai visitée ainsi que Soueida, je réserve les descriptions de Guillaume Rey pour les confronter avec les miennes. De Soueida, la petite caravane archéologique gagne Hébran, puis Bosrah qui est déjà sur la pente de la montagne, du côté de la Palestine. « C'est toujours la même terre, mais ici elle me semble tirer un peu plus sur le rouge. Tous les champs que nous traversons sont labourés ou semés ; mais la charrue dont on se sert dans ce pays pénètre si peu avant dans le sol que beaucoup de grands chardons sont encore debout sans avoir

été déracinés. La grande plaine où nous sommes en ce moment, bien que moins ondulée, me rappelle assez la campagne de Rome. A droite et à gauche nous apercevons dans le lointain de nombreux villages ruinés, mais ce qui nous frappe surtout, c'est la vue de la forteresse de Salkhad, au sud-ouest, dont la masse imposante s'élève sur la montagne comme le cône adventif d'un volcan. » Les ruines de Bosrah « respirent un air de grandeur déchue et je ne sais quelle majesté que nous n'avons encore rencontrée nulle part ailleurs ». A Bosrah, les costumes druses ont changé : les hommes ne portent plus le haut turban blanc, mais le keffieh plus mobile et commode, et les femmes, au lieu de la haute corne en forme de croissant de lune, simplifient la coiffure et marchent le visage découvert, On lui montre la

maison ruinée où demeura le prêtre grec Boehiri qui, rencontrant Mahomet alors petit chamelier accompagnant une caravane du Hedjaz à Damas, lui prophétisa sa mission divine. Il salue les quatre colonnes antiques signalées par Burkhardt, rectifie les erreurs de Porter sur le théâtre et détermine l'importance de Bosrah, au temps du royaume de Palmyre, comme place frontière et point central des caravanes. Les Croisés vinrent deux fois sous les murs de Bosrah, mais ne purent s'en emparer. Le manque d'eau les contraignit à la retraite.

Guillaume Rey, de là, prend le chemin du Hedjaz et de Jérusalem. A Kharbet-Gazaleh où l'on n'a jamais vu d'Européens, il doit défendre la flamme tricolore qui flotte au sommet de sa tente contre le fanatisme d'un derviche qui a

pris le drapeau pour un emblème religieux hérétique et a soulevé quelques Arabes afin de l'arracher. Le cheik vient heureusement à son secours. « Les trois couleurs, lui explique le voyageur, indiquent notre nationalité de Français... » et, pour mieux frapper son imagination, il ajoute : « Français, sujet du Sultan Bonaparte. — Sultan-Kebir », s'écrie alors le cheik avec un geste de profond respect.

Aucune description de ce Haouran qui se couvrit de villes et de monuments sous la domination de Rome et celle des Hérodes, et aux premiers temps du christianisme, n'est ainsi plus précise que celle de cet archéologue. Il est indispensable de la connaître avant de rien tenter dans le Djebel Druse. Mais sa chance voulut encore que Guillaume Rey rencontrât l'homme qui pouvait le

mieux le renseigner sur les Druses : le docteur Gaillardot, chirurgien-major de l'armée égyptienne qui, dans la campagne du Haouran, recueillit de nombreuses observations sur ce pays presque ignoré. La leçon de 1838 aurait pu nous épargner le désastre de la colonne Michaud au commencement du mois d'août 1925. On ne joue pas avec les Druses. Ce sont de terribles guerriers et le Haouran est la plus redoutable des forteresses naturelles. D'autre part, la caravane d'un archéologue a pu y circuler paisiblement à la veille des massacres du Liban, confiée d'un cheik à l'autre sur tout le territoire et, si elle n'a pas épargné les bakhchichs, elle n'a couru aucun risque et a rencontré partout la plus flatteuse hospitalité. Le Haouran est le berceau de la célèbre famille Chehab dont l'émir Béchir, qui




régna sur le Liban au temps de Lamartine et de Lady Hester Stanhope, fut le dernier chef. L'orgueil de tous ces cheiks est incommensurable. Leurs divisions avaient été heureusement pacifiées par le général Gouraud et par le général Weygand. Mais, quand leur fanatisme entre en jeu, que l'ennemi commun prenne garde !

En 1838, Ibrahim-Pacha, maître de la Syrie, voulut y lever la conscription et réclama deux cents hommes aux Druses du Haouran. Le cheik Hamdan, prince des Druses, objecta le petit nombre de la population, la nécessité de rester en armes contre les Bédouins, l'impossibilité de fournir des hommes à l'armée égyptienne. Pour toute réponse, quatre cents cavaliers furent envoyés de Damas sur la lisière du Ledjah. Ils furent accueillis par une

parade de respect, mais dans la nuit ils furent tous massacrés. Sur quoi, les Druses se réfugièrent avec leurs troupeaux et leurs richesses transportables dans ce Ledjah que nous connaissons par les descriptions de Guillaume Rey. Ils avaient refusé deux cents soldats, ils allaient tenir tête à une armée. Pour les réduire, Ibrahim-Pacha commença par envoyer une brigade commandée par Achmet-Bey qui, trouvant les villages déserts, commit la faute d'entrer dans le Ledjah. Battu, Achmet-Bey établit son camp à Sidjein où il fut rejoint par un troisième régiment et par Mohammed-Pacha, général de division, qui prit le commandement. Les troupes égyptiennes reprirent l'offensive, mais elles ne rencontrèrent personne. Tout à coup, Mohammed-Pacha, qui marchait en tête avec un bataillon, se

trouva entouré par des ennemis invisibles qui le mirent à mort avec son escorte. Ibrahim se décida alors à venir lui-même diriger les opérations. Sa présence à elle seule était une force. Mais, à Homs, il apprit la menace d'une armée turque et dut retourner à Alep pour faire face à ce nouveau danger qui visait sa conquête syrienne. Achmet-Pacha-Merckly le remplaça et à son tour pénétra dans le Ledjah avec quatre mille hommes. Le terrain rendait la marche lente et difficile. Les Druses l'attirèrent dans l'endroit le plus semé de fondrières. « A l'abri de petits murs couronnant une crête de rochers de plus d'une demi-lieue de longueur, rapporte Guillaume Rey d'après les récits de Gaillardot qui était sur place, ils tiraient à coups posés sur leurs agresseurs qui pouvaient à peine leur riposter, »



cevant devant eux que des rochers et des buissons. Trois fois les régiments furent conduits à la charge, et trois fois ils furent repoussés, ne pouvant escalader le mur derrière lequel était caché l'ennemi. Enfin, à la suite de la dernière attaque, lorsque les Druses s'aperçurent que les soldats, harassés de fatigue, étaient complètement découragés, ils se précipitèrent sur eux, les mirent facilement en déroute, et les poursuivirent pendant plus de deux heures. Ils revinrent ensuite sur leurs pas pour s'emparer des bagages qui étaient restés sur le champ de bataille. » Six cents fusils, deux obusiers, cinquante chameaux chargés de poudre, cent cinquante chargés de vivres, tout un matériel de campement restèrent entre leurs mains. Deux généraux de brigade, six colonels, vingt capitaines, plus

de trois cents hommes tués, plus de deux mille blessés : tel était le bilan de la journée pour l'armée égyptienne.

Ibrahim, retenu par la menace turque, suspendit la campagne et se contenta de former un camp d'observation destiné à repousser les incursions des Druses en direction de Damas. Au printemps, il tint un conseil de guerre avec Soliman-Pacha et les deux chefs décidèrent de changer de tactique. Le Ledjah est très pauvre en eaux et les réservoirs qui, pendant la chaleur, servent à abreuver les troupeaux, sont tous à la périphérie. Qui tient les réservoirs tient le pays. Ibrahim s'empara de la plupart de ces réservoirs et les combla. Des colonnes mobiles fondaient sur les Druses, dès qu'ils paraissaient à la périphérie pour les repousser à l'intérieur. Ceux-ci durent abandonner le Ledjah.

Après l'expulsion des Égyptiens de la Syrie, les Druses, toujours prêts à se servir du Ledjah comme d'« un champ d'asile inviolable ouvert à tout ce qui est obligé de fuir », refusèrent d'admettre le joug des Turcs. Pour venir à bout de ces insolents montagnards, le gouverneur de Damas, Ali-Pacha, recourut à la médiation de Wood, consul de la Grande-Bretagne. Wood consent à jouer ce rôle à la condition qu'une amnistie pleine et entière serait accordée aux rebelles, et que les Druses déjà prisonniers lui seraient livrés. Sur les promesses qui lui sont faites, il envoie son drogman dans le Haouran. Les chefs druses acceptent la soumission ainsi négociée, et le consul les conduit au divan du pacha, où chacun reçoit un châle en signe de pardon. Soixante-quinze chefs, avec leur suite, restent au

consulat anglais pour y attendre la ratification de l'amnistie de la Porte. Le firman, qui est expédié de Constantinople après deux mois d'attente, contient simplement l'ordre de mettre à mort tous les chefs druses et d'envoyer leurs têtes. Wood, ayant connu le firman, court au sérail où il trouve rassemblés tous les fonctionnaires publics. Il rappelle les termes de son intervention entre le gouvernement et les Turcs : si les termes de cette intervention avaient été loyalement transmis à la Porte, jamais celle-ci n'eût rendu pareil firman. Mais le gouverneur tient bon : si les chefs druses ne sont pas livrés, un bataillon d'infanterie marchera sur le consulat pour s'en emparer par la force. — « C'est bien, répond Wood, je défendrai l'honneur de mon consulat, quoi qu'il en doive advenir. Tant que je vivrai, il ne

sera touché à aucun de mes hôtes druses, et je suis certain que le gouvernement anglais ne laissera pas impuni un pareil massacre... » Devant cette attitude énergique, le gouverneur de Damas battit en retraite et le firman fut rapporté.

Ainsi le rôle d'un consul peut-il être considérable en Orient à cause des caprices de la Porte et des conflits de races et de religions : de là l'importance de leur choix. Cependant les Druses ne s'étaient soumis qu'en apparence au gouvernement des Osmanlis. Le caïmacan du Haouran, résidant à Damas, n'exerçait aucune autorité sur eux. Guillaume Rey, pour circuler chez eux, s'adressa directement à eux-mêmes. De tout temps, ils s'étaient parés d'une chevaleresque hospitalité. Le voyageur qui les a bien vus nous



montre aisément, à travers ses notes archéologiques, le danger que représentent ensemble la nature de leur sol volcanique, leur goût farouche de l'indépendance, et leur art de se servir d'un terrain qui les rend insaisissables. Pour l'avoir lu sur le *Lotus* qui m'emmenait en Syrie, j'avais désiré de connaître le Haouran qui n'a tenté ni Chateaubriand, ni Lamartine, ni Eugène-Melchior de Vogüé, ni Maurice Barrès, ni Louis Bertrand, ni les Tharaud. Mais cette petite expédition me serait-elle rendue possible?...

## II

### DANS LES JARDINS DE BEYROUTH

Au cours de l'hiver de 1859 à 1860, qui fut très rigoureux en Syrie, le comte de Bentivoglio, consul de France à Beyrouth, désireux de restituer son éclat à l'influence française qui subissait une éclipse au Levant depuis la conférence de Londres, donna un bal costumé qui resta longtemps célèbre dans les annales orientales où les fêtes, pourtant, deviennent si aisément un chapitre des *Mille et une Nuits*. Tout le Liban y avait été convié : notables, caïmacans, émirs, cheiks de toutes races. Les femmes,

drapées comme des statues aux couleurs vives, y resplendissaient de pierreries et, voilées ou le visage libre, révélaiet cette flexible et voluptueuse langueur qui dans le *Cantique des Cantiques* soupire : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits*. Elles avaient utilisé, pour se mieux parer, ces rivalités et ces haines qui obligent, même dans une soirée, à déployer, comme des châles, l'art et le luxe pour remporter une victoire dont s'enorgueilleront ensemble le mari et le clan tout entier : chrétiennes appartenant à l'aristocratie féodale, leurs longues tresses noires ou blondes répandues, femmes druses aux robes bleues largement échancrées sur la poitrine découverte, aux bouffants pantalons brodés, et coiffées de cette singulière corne d'argent qui semble le croissant de la lune fixé en diadème sur

le front d'une Diane chasseresse. L'or des *koumbazes*, la soie rouge ou violette des *abayes*, faisaient valoir les émirs et les cheiks aux visages immobiles qui ne livraient aucune de leurs secrètes pensées, tandis qu'ils accablaient leur hôte de protestations d'amitié et de compliments démesurés. Les seigneurs turcs étaient venus, Kourschid-Pacha, Taher-Pacha, et les chefs druses, l'émir Roslan, et le cheik Saïd-Djemblat, et le vieux Hussein-Talhouk, âgé de plus de quatre-vingts ans, finit par s'endormir sur des coussins, la pantoufle tombée du pied nu, et qu'une femme réveilla d'un coup d'éventail parce qu'il ronflait. Au matin, quand ses invités se dispersèrent, devant son buffet pillé et les restes épars de la fête, devant la vue du Liban neigeux, M. de Bentivoglio ne manqua pas de se réjouir du succès incompa-

nable qu'il avait obtenu. Comment donc ! dans les salons du consulat transformé pour une nuit en ambassade, il avait réuni des ennemis irréconciliables : musulmans, druses, maronites, chrétiens de rites divers, tous s'étaient confondus en une même mascarade prodigieuse où le passé de la Perse, de l'Arabie, des Croisades, de Byzance et de Rome, pour un soir, avait défilé sous les voiles transparents et le doux climat de Syrie. Quelques mois plus tard, s'il avait fait l'appel de ses hôtes, des fantômes eussent répondu pour les Maronites : « Massacrés à Deïr-el-Kamar, massacrés à Zaleh... » Les cheiks druses Saïd-Djemblat, Hussein-Talhouk, malgré son grand âge, impassibles devant le tribunal de Moukhtara comme au bal de Beyrouth, étaient condamnés à mort, et les autorités turques, complices,

un Taher-Pacha, un Kourschid-Pacha, étaient déportés...

Revenu à Beyrouth après une croisière à Latakieh, l'ancienne Laodicée, où le général Billotte m'avait entretenu des Alaouites, cette secte chère à Barrès, réfugiée dans les monts Ansariehs, qui se souleva contre nous au début de l'exercice de notre mandat et que notre administration sut peu à peu ramener et séduire (au point qu'un peu plus tard, au moment de l'organisation de la fédération syrienne, ils demandèrent à être directement administrés par la France) et un pèlerinage aux forteresses des Croisés, Tartous et le Kalaat Markab, qui gardent la mer, j'assistais ce soir-là (25 mai 1922) à la fastueuse réception donnée par le général Gouraud, Haut-Commissaire de la Répu-

blique française en Syrie, dans les salons et les jardins de la Résidence, après l'ouverture des États du Liban dont les trente représentants venaient de se réunir dans la salle du Petit Sérail. Le château arabe, aux tons d'ocre, entouré de bois de pins, où fut proclamé, le 1<sup>er</sup> septembre 1920, l'indépendance du Grand Liban, se prête merveilleusement aux fêtes. Il a déjà l'air d'un palais d'Aladin. Là aussi se pressaient tous les notables de Beyrouth et de la montagne. Alep et Damas, Tripoli et Saïda, avaient envoyé leurs délégués. Là aussi les colliers et les perles éclairaient de leurs feux rapides et changeants les bras et les gorges nus des femmes, vêtues ou dévêtues aux dernières modes de Paris, mais qui, des anciens costumes, gardaient ces châles, ces étoffes, ces burnous lamés

d'or ou d'argent qui, souples et mobiles et maniés par de fines mains expertes, caressent les gestes et favorisent les attitudes : Égyptiennes dorées d'Alexandrie ou du Caire, blanches Beyrouthiennes fondantes comme des fruits savoureux, ou races plus ardentes et bronzées de l'intérieur. Là aussi j'aurais pu dénombrer toutes ces religions et toutes ces races ennemies qui se sont entre-dévorées le long de l'histoire et que l'exercice du mandat a pour mission de coordonner, — tâche infiniment délicate qui demande autant de diplomatie que d'autorité. Mais je me rappelais invinciblement le bal du comte de Bentivoglio, quand le général, m'arrachant à mes réflexions, me montra le groupe des cheiks druses :

— Il en est venu du Haouran, me confia-t-il d'un ton mystérieux.



Les yeux du général Gouraud, — ces yeux bleu clair qui peuvent être aigus comme l'acier, — disaient son triomphe. Je savais les difficultés qu'il avait dû vaincre pour conquérir ces chefs indomptés, à la religion secrète et aux desseins obscurs. Il recevait ses hôtes avec cet air de grand seigneur qui devient de plus en plus rare dans nos démocraties.

— Le Haouran, répétai-je, rêveur. J'aurais voulu y aller. Et je m'embarque le premier juin sur l'*Asie*. Encore un pays que j'aurais désiré de voir et que je n'aurai pas connu.

— Il faut y aller, insista le général en mettant dans ces deux syllabes : *il faut* toutes les exigences de son commandement.

Timidement je m'excusai :

— Jusqu'au départ mon temps est

engagé : des couvents français à visiter, — je leur ai donné ma promesse, — un voyage à Deïr-el-Kamar et à Béit-ed-Din, le château de l'émir Béchir, la poursuite de Lamartine à Hammana. Vous voyez que mon programme est chargé. A la rigueur, je puis disposer de deux jours : demain et après-demain.

— Pas après-demain : vous m'accompagnez dans le Liban et chez le patriarche des Maronites.

— Alors un jour.

Le commandant Denain, chef de l'aviation à l'armée du Levant, assistait à notre conversation. Il y intervint d'un ton conciliant et presque ironique :

— Êtes-vous capable d'une résistance de vingt heures?

— Sans doute : n'ai-je pas fait la guerre?

— Une résistance à tous les moyens

de locomotion? Je pars demain à quatre heures pour inspecter mes escadrilles de la Bekha. Je vous emmène et, si le général y consent, je vous pilote jusqu'au Djebel Druse. Nous serons de retour à Beyrouth à minuit. Et après-demain, vous accompagnerez le général dans le Liban.

Gouraud eut un accès de gaieté qui le rajeunit encore.

— Le Djebel Druse vu de Beyrouth en vingt-quatre heures : ça, c'est impossible.

— C'est vous qui le dites, mon général? protesta le commandant Denain.

— Difficile, rectifia Gouraud.

Il fut séparé de nous par un flot d'invités. La lumière courait dans les jardins. Des apparitions de princesses lointaines aux bras de nos officiers en tenue blanche ou bleu horizon surgis-

saient entre les pins rouges. On se pressait pour entendre les chœurs russes de la Légion étrangère. Ces voix pathétiques, chargées de nostalgie, m'arrivaient de loin, mi-voilées comme ces offices des rites orientaux dont le tabernacle est caché.

— En un jour, je ne verrai rien, objectai-je à mon compagnon.

— Vous verrez tout. L'avion est le maître de la terre. A Soueida, l'interprète Trenga vous initiera à la religion et aux mœurs des Druses. Personne ne les connaît mieux que lui. Et il vous présentera à leur pape. Vous visiterez les ruines romaines de Ken-naouat.

— C'est entendu. Demain à quatre heures.

Nous nous quittâmes. Pierre Lyautey, neveu du maréchal et chef du cabinet

civil du Haut-Commissaire, passait avec les frères Tharaud.

— Le bal du comte de Bentivoglio, lui rappelai-je.

— Moins les massacres futurs.

— Sait-on jamais, en Orient?

— Nous avons ramené le calme dans toute la Syrie. Vous avez pu vous en rendre compte à Damas, à Alep, et jusqu'à Palmyre et à Déir-*ez-Zor*, chez les Bédouins et au bord de l'Euphrate. C'est l'œuvre du général Gouraud.

— Et chez les Druses?

— Chez les Druses aussi : le général a été acclamé à Soueida. Demandez au colonel Catroux qui vient vers nous.

J'avais été l'hôte du lieutenant-colonel Catroux à Damas où il occupait alors le poste délicat d'adjoint au gouverneur syrien Hakki-bey-el-Azem, investi du pouvoir exécutif. C'est lui qui,

sous la direction du haut commissariat, a organisé, selon les vues du mandat, l'État de Damas, cet ancien royaume arabe aux grandes villes commerçantes (Damas, Homs Hama), sans cesse menacées par les cent mille Druses et les quatre-vingt mille Bédouins nomades, campés dans le désert de Palmyre. Sa villa, au faubourg de Salehieh, offre, outre l'hospitalité la plus courtoise, la plus belle vue sur l'oasis damasquine, avec un premier plan d'une mélancolie qui eût enchanté Pierre Loti : derrière un jardin de figuiers de Barbarie, une mosquée rouge de la mort. De là, il faut avoir assisté au coucher du soleil sur la ville pour connaître les sortilèges de Syrie. Les poètes appellent Damas la perle de l'Orient. Je la comparerais plutôt à une opale aux feux changeants, verts et roses. Car les feuil-

lages frais de son oasis luttent sans cesse avec le ton de ses murailles et celui du sable venu du désert voisin.

Si la fête de la Résidence avait été déguisée comme le bal du comte de Benvoglio, j'aurais très bien vu le lieutenant-colonel Catroux en personnage de la Renaissance italienne. Son masque volontaire, félin et dominateur, combiné, secret, plein d'artifice, se fût accommodé d'un pourpoint d'homme de Cour, avec une bonne dague au côté. Mis au courant de mon rapide voyage, il prit aussitôt la pose devant l'appareil. Ne plaisait-il pas à toutes les femmes il n'y a qu'un instant, ou à presque toutes, par le mystère même dont il paraît s'entourer? Et en plein bal, sans une hésitation, il pouvait me donner une leçon d'histoire avec cette clarté, ce don d'exposition, cette netteté

qui sont la marque de ses rapports, et, par surcroît, un certain air d'augure. Mélange étonnant de diplomate, de soldat et de merveilleux acteur. Mais n'étais-je pas frappé, depuis mon arrivée en Syrie, de la diversité des talents de nos officiers appelés depuis l'occupation à des tâches si intelligentes et compliquées?

— Les Druses, m'expliqua-t-il, la tête en arrière, les yeux mi-clos, comme s'il vaticinait, communauté ethnique et confessionnelle nettement divisée, hostile aux musulmans, rebelle en tous temps aux ordres de Damas, cliente pendant de longues années de l'influence britannique, soudoyée par Fayçal pendant son court règne. Le Djebel qu'ils habitent est un abri impénétrable. Comme ils représentent une perpétuelle menace sur Damas, et qu'ils ont



des frères dans le Liban et l'Anti-Liban, il nous fallait, pour assurer l'exécution du mandat, nous entendre avec eux. Occuper militairement le Haouran, nous n'y pouvions songer sans sacrifices onéreux. Maître de la Cilicie après une dure campagne, vainqueur de l'émir Fayçal au combat de Khan-Méiseloun, le général désirait ménager ses troupes. Nous avons réussi à rallier les Druses au mandat par la seule action politique, parce que nous avons eu la sagesse de faire jouer le seul levier qui pût nous procurer l'union. Nous avons accordé aux populations druses, en échange de leur libre adhésion, la satisfaction de leur vœu le plus cher : la consécration de leur particularisme de secte et de race. Rompant avec la pensée de les absorber contre leur gré dans l'État de Damas, nous leur avons concédé l'au-

tonomie administrative. Telle a été l'idée fondamentale de la politique du général Gouraud à l'égard de ce pays, politique commencée dès 1919, un an avant notre entrée à Damas.

Un long ruban lumineux courait à travers la forêt de pins, tandis que retentissaient des tams-tams. Le défilé annamite que le général offrait à ses hôtes, — l'Extrême Orient donné en spectacle à l'Orient, — se préparait sous les arbres. Sans se hâter, le colonel Catroux continua :

— Vous imaginez les difficultés des négociations. C'était d'abord notre ignorance du milieu qui demeurait fermé à nos investigations directes ; un milieu qui se trouvait être privé d'ossature politique, même élémentaire, où le principe d'autorité était disputé entre clans et personnages rivaux, où l'in-

fluence spirituelle des chefs de la foi était en conflit avec le crédit des seigneurs temporels : en un mot, un milieu inconsistant duquel il fallait dégager les quelques points d'appui solides. C'était encore l'action antagoniste menée contre nos efforts au Djebel Druse par l'émir Abdallah, frère de Fayçal, et les Chérifiens qui rencontraient dans les désaccords druses un terrain propice. Dix mois de patients efforts ont été marqués par ces résultats progressifs : acceptation du mandat par l'unanimité des chefs religieux et la majorité des chefs temporels ; élaboration et application de la constitution druse : installation de conseillers français à la montagne druse ; liquidation définitive du danger de propagande chérifienne. Et enfin, triomphe suprême, pour consacrer ces réussites

et placer sur un terrain incontesté le statut de l'association franco-druse, installation sans coup férir, et aux acclamations de la population, d'une garnison française à Soueida, la capitale. Le pays contre lequel les Turcs, installés depuis six siècles en Orient, avaient dû, il y a une quinzaine d'années encore, mettre en ligne six bataillons, pavait ses villages pour recevoir deux bataillons français. Le Djebel Druse jouit désormais de la paix et d'un régime autonome qui lui laisse, sous le contrôle mandataire, la direction de ses affaires. Il a à sa tête un gouverneur druse assisté d'une commission administrative. Un conseil de gouvernement élu vote le budget.

Le bruit des tams-tams grandissait. Des salons de la Résidence le bal coulait dans le bois de pins. Des groupes de

femmes glissaient autour de nous comme une ronde de houris. Mon interlocuteur ne paraissait pas les voir. Il s'anima pour conclure son historique de la question druse :

— C'est ainsi que l'État de Damas et le Djebel Druse ont été pacifiés sans que nos canons et nos fusils aient parlé. Ce rapide résultat est dû à la souplesse d'une politique qui a su se plier aux circonstances et revêtir les modalités appropriées à chacun des cas à résoudre. On a créé l'autorité, la solidarité et la sécurité parmi les populations du mandat, non point par l'installation arbitraire d'un cadre politique unique englobant indifféremment tous les groupements ethniques, mais bien en respectant ces groupements, en les cristallisant suivant leurs affinités. Aux Syriens proprement dits, déjà largement évo-

lués, le régime de Damas avec une armature administrative complète ; aux Bédouins indociles et réfractaires aux lois, le régime de leurs coutumes et la subordination à leurs chefs traditionnels, devenus des agents directs du mandat ; aux Druses particularistes, un régime d'autonomie génératrice d'ordre et respectueuse des mœurs et de la religion. Ainsi circonscrits politiquement, ainsi préservés les uns des autres, ces groupements purent dès lors vivre en bonne harmonie et apaiser leurs vieilles querelles. Quant aux intérêts qu'ils avaient indéniablement en commun et qui étaient du domaine économique, la sauvegarde en était assurée par la présence et l'action de la nation mandataire qui était là pour tous, qui avait inspiré confiance à tous et qui agissait comme un facteur de cohésion,

Qu'il soit donc fait justice du reproche qui nous a été adressé d'avoir, suivant une politique à courtes vues, voulu diviser pour régner. Les divisions, nous les avons trouvées : elles existaient avant nous et nous avons dû les subir. Elles étaient la faiblesse de ce pays. L'art du général Gouraud a été de transformer en instruments de force ces éléments d'anarchie et de les faire concourir à l'harmonie générale, alors que, jusque-là, ils n'avaient produit que l'impuissance et le désordre. Il a fondé la paix (1).

*Il a fondé la paix.* Le général apparaissait au sommet des quelques marches qui surélèvent la Résidence, encadré

(1) Le lieutenant-colonel Catroux a exposé et développé ces idées dans un article de la *Revue politique et parlementaire* du 10 février 1922 : *le Mandat français en Syrie; son application à l'Etat de Damas.*

par les représentants des États du Liban. Plus de quatre mille invités, hors des salons, se pressaient dans les jardins pour assister à la procession de l'Extrême Orient que des musiques étranges annonçaient, long serpent de feu qui commençait de se glisser entre les pins avec des emblèmes de poissons, de dragons et de monstres. Toute la Syrie avait répondu à son appel. Il avait su, dans l'exécution du mandat, respecter les religions, les races, les coutumes. Et c'est pourquoi il y avait même là des chefs druses. Il avait éteint les querelles et les haines, toujours prêtes à se rallumer, rallié les unes et les autres aux éternels principes d'ordre et d'autorité. Rome, ainsi, désirait de fermer le temple de Janus qui ne le fut que neuf fois en dix siècles. Ne convenait-il pas, dès lors, d'aller constater, même en courant,



l'une de ses plus audacieuses réalisations : l'installation d'une garnison française dans la capitale druse du Haouran?

Cependant, toujours curieux des visages qui révèlent les pensées cachées, je regardais le colonel Catroux maintenant descendu de sa chaire improvisée. Extrêmement élégant, raffiné et fringant dans son uniforme sanglé, svelte et un peu maniéré, on l'eût pris aisément pour un de ces officiers de cavalerie qui conduisent mieux un cotillon qu'un escadron. Mais, pour qui savait déchiffrer les traits et les regards, visiblement l'œuvre qu'il accomplissait à Damas au nom du haut-commissariat le passionnait plus que tout au monde. Ambitieux peut-être, à coup sûr plus avide d'exercer, fût-ce au prix d'un travail intense et d'un effort à le briser, la tota-

lité de ses dons de chef, que de tous les succès de salon et même de carrière.

Une adorable Mélissinde, venue de Tripoli où elle habite un palais comme l'amie de Geoffroy Rudel, vint nous reprocher nos conciliabules mystérieux. Je lui confiai ma fille qui ne devait pas m'accompagner dans la montagne et me retirai, comme le défilé annamite aux lanternes se rapprochait sous les arbres dans un grand tintamarre qui me rappelait ces charivaris par le moyen desquels on tente en Savoie de dégoûter les veufs de convoler en secondes noces. Il était minuit.

### III

#### LES DRUSES EN 1860

La villa Pins des Lys, où nous étions installés, est proche de la Résidence, au sommet de la ville.

Allais-je me coucher pour me relever à trois heures du matin? J'avais sur ma table quelques ouvrages syriens que m'avait prêtés Pierre Lyautey et quelques rapports du service des renseignements. Je me mis à feuilleter les uns et les autres afin de m'édifier sur la religion et le passé des Druses. Je tombai sur une prophétie qui leur promet l'empire du monde. Elle a été trouvée dans

un manuscrit qui est aujourd'hui au *British Museum*. Le sultan des Druses, le grand Masoud, doit conquérir la Chine à la tête d'une armée plus nombreuse que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel. Puis, ce sera le tour des Indes, de la Perse, de l'Arabie. Cependant les rois de la terre, au nombre de mille, marcheront contre le sultan des Druses, mais pour lui faire des propositions de paix. Ils rencontreront successivement un premier corps d'armée vêtu de blanc, monté sur des chevaux blancs ; puis une armée bleue ; puis une armée jaune ; puis une armée rouge. Enfin, ils rencontreront une cinquième armée commandée par le sultan Masoud habillé de vert. Celui-ci recevra leurs présents et leur ordonnera de marcher avec lui sur la Mecque. « A la Mecque, on dressera pour le sultan Masoud une

tente de satin vert brodée de perles et de pierres précieuses. Il s'assiéra sur son trône et fera donner de petits sièges aux rois de la terre. Là, dans cette grande assemblée, Masoud invitera toutes les nations à embrasser la religion des Druses, et il mettra à mort tous ceux qui la repousseront, et il ne laissera pas un seul musulman sur la terre des vivants. Il détruira la Mecque, son temple et tous les temples musulmans. Ces grandes choses accomplies, le sultan ira dans sa capitale, qui est le Caire. Puis il ira à Jérusalem où il rencontrera l'Antéchrist auquel il coupera la gorge. De là Masoud marchera sur Césarée et, de conquête en conquête, il arrivera à Constantinople, puis à Rome qu'il fera raser. Revenu à Constantinople qu'il laissera debout, il regagnera le Caire par la Syrie. Il régnera

en paix sur toute la terre. La joie sera universelle et la religion druse dominera dans tout l'univers (1). »

Certes, cette prophétie, avec ses armées multicolores, ne diffère guère de la littérature habituelle de tels documents. Mais de quel orgueil incroyable ne témoigne-t-elle pas chez un petit peuple parqué dans un îlot de montagnes ! — de quel orgueil et de quelles haines religieuses ! La Mecque et Rome doivent pareillement disparaître, comme l'Islam et la Croix. Ceux qui ont cru voir dans les Druses une secte musulmane dissidente se trompent du tout au tout. Le Persan Darazi, qui les a convertis et fanatisés au onzième siècle et leur a

(1) *La Vérité sur la Syrie et l'expédition française*, par Baptistin POUJOLAT (Paris, Gamme frères et J. Duprey, éditeurs, 4, rue Cassette, 1861).

donné son nom, leur a composé un philtre dans une marmite de sorciers, avec les débris de toute sorte de religions, islamisme, anthropomorphisme, métempsycose. Ils croient à la divinité du sixième Calife Fatimite d'Égypte, Hakun-Bi-Amr-Allah. Quelques formules liturgiques sont jetées en pâture à la foule ignorante. Mais les *sages* sont en possession d'une initiation supérieure et occulte, dont on n'a surpris que des fragments. Au cours de l'expédition de Syrie (1860), un papier fut saisi dans la maison d'un cheik druse en fuite, qui, daté de 1846, traçait tout un plan d'extermination des chrétiens. Il recommande le secret des réunions et le port des armes. « Sera tué par ses frères celui qui reculera dans les combats contre les chrétiens. L'âme du Druse qui mourra en combattant les

chrétiens ira habiter soit une étoile, soit le corps d'un héros, soit celui d'un animal noble, tel que le lion ou la gazelle. L'âme d'un Druse qui serait mis à mort pour avoir trahi nos secrets, pour avoir refusé obéissance à ses chefs ou avoir reculé à la bataille, s'en ira habiter le corps d'un porc ou celui d'un âne. » Le document recommande la plus grande hypocrisie vis-à-vis du gouvernement turc dont il s'agit d'obtenir tout au moins la neutralité dans la lutte à entreprendre contre les chrétiens d'Orient. « Se réserver toutefois, ajoute-t-il, les bonnes grâces de l'Angleterre dont les intérêts en Syrie sont opposés à ceux de la France... Répandre partout le bruit que les Maronites font ce qu'ils peuvent pour attirer les Français en Syrie et leur livrer le pays... » Et il désigne Deïr-el-Kamar (la pierre noire)



et Zaleh comme les deux places chrétiennes à investir et à briser. Les Druses se souvenaient de l'appui qu'ils avaient rencontré auprès de Wood, le consul anglais de Damas. Ils devinaient la division des puissances européennes, leurs convoitises et leurs intérêts contraires. Et dès 1846 ils préparaient peut-être les massacres de 1860.

Cela commença par une petite histoire de rien du tout, une querelle entre enfants druses et maronites dans un village au-dessus de Beyrouth, le 14 août 1859, qui dégénéra en rixe et laissa quelques morts. Le gouverneur général de Beyrouth, Kourschid-Pacha, se rendit dans la montagne avec les troupes régulières pour rétablir l'ordre. On crut l'ordre rétabli, en effet, et l'hiver suivant le comte de Bentivoglio put donner son bal,

Les émirs arabes de la famille Maan, les émirs druses de la famille Chéhab avaient tour à tour gouverné le Liban. Le dernier de ceux-ci, Béchir, que visita Lamartine, régna plus de cinquante ans, habile, retors, tenant la balance égale entre musulmans et chrétiens, assez adroit pour se rallier à Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, quand celui-ci conquiert la Syrie, et pour garder ses pouvoirs. Mais l'intervention des puissances (sauf la France) en 1840 fit tomber Méhémet-Ali et ramena la Porte. Béchir fut exilé à Malte. Les Maronites comprirent-ils alors l'erreur qu'ils avaient commise en prenant parti contre la domination égyptienne? Le retour des Turcs amena un déchaînement du fanatisme musulman, — qui fut assez hypocrite pour exciter les Druses et leur livrer les chrétiens. Une constitution bâtarde sou-

mettait le Liban à l'autorité de deux caïmacans, l'un maronite, l'autre druse, sous le contrôle du gouverneur de Beyrouth. Mais les caïmacans étaient incapables, et le gouverneur inerte. Les haines de famille se faisaient jour. Les assassinats se multipliaient. Le Kesrouan s'agitait. Il eût fallu un commandement ferme pour arrêter cette effervescence. Les Druses, mieux organisés et qui sans doute guettaient leur moment, marchèrent en armes sur Deïr-el-Kamar, capitale du Liban, brûlant sur leur passage plus de quarante villages maronites, tandis que leurs frères de l'Anti-Liban et du Haouran assiégeaient Zaleh.

Ceux du Haouran étaient commandés par le chef le plus sanguinaire, Ismaël-Atrach, — un nom à retenir. A lui revient l'initiative des massacres. Les chrétiens de Rachaya et d'Hasbaya

dans l'Anti-Liban s'étaient réfugiés dans l'antique sérail mauresque des émirs Chéhab, pour se mettre sous la protection des soldats du sultan. La garnison turque les livra. Ce fut le carnage. « Les Druses arrachaient les maris, les enfants mâles aux bras des femmes qui s'y cramponnaient, et les coupaient en morceaux; car c'est avec des armes primitives, des couteaux, des haches, des piques, qu'ils procédèrent à cette boucherie humaine, sous les yeux et avec le concours actif de la garnison turque. Un certain nombre de chrétiens s'étant réfugiés sur une terrasse du sérail, les soldats les jetèrent par-dessus bord, au pied des Druses qui les achevèrent (1). »

(1) *Souvenirs de Syrie* (expédition française de 1860), par un témoin oculaire (Plon, 1903).

Les Druses, cependant, épargnèrent les femmes. Ce massacre fut le signal. Ismaël-Atrach marcha sur Zaleh qui, secourue trop tard par Joseph Karam à la tête d'une petite armée maronite, fut prise et saccagée. A Deïr-el-Kamar, les scènes atroces de Rachaya et d'Hasbaya se renouvelèrent identiquement : les habitans se mettant sous la protection des Turcs, et ceux-ci les livrant désarmés aux Druses dans le sérail et dans le palais de Beit-ed-din. Le gouverneur du Liban, Kourschid-Pacha, arrive le lendemain du carnage. Il se contente d'accorder aux Druses un délai de vingt-quatre heures pour se retirer. « Lorsqu'il ne resta plus personne de vivant à Deïr-el-Kamar, Kourschid-Pacha y fit annoncer par le crieur public que la population chrétienne pouvait être tran-

quille, les hostilités ayant cessé (1). »

Les Druses ont donné l'exemple. Mais l'odeur du sang répandu a grisé les musulmans. Les chrétiens de Damas, d'Alep, de Hama, d'Homs vivent dans l'épouvante. Beyrouth même se sent menacée. A Damas, — maladresse ou hypocrisie, — le gouverneur Achmet-Pacha fait arrêter des musulmans qui ont insulté publiquement la croix et les envoie, chaînes aux pieds, balayer les rues de la ville. Aussitôt les musulmans envahissent le quartier chrétien et le brûlent. Là, comme à Deïr-el-Kamar, comme à Hasbaya, les soldats livrent les victimes. On évalue le nombre de celles-ci à plusieurs milliers. Des centaines de chameaux chargés de

(1) *Souvenirs de Syrie* (expédition française de 1860), par un témoin oculaire (Plon, 1903).

butin prennent les chemins de la montagne. Dans la hâte de voler les bagues, on coupait les doigts. Le sac dura quatre jours. Il y eut, dans ces jours d'horreur, pourtant, quelque lumière. Dans le quartier pauvre du Meidan, les chrétiens furent sauvés par les musulmans qui les connaissaient. Abd-el-Kader et ses Algériens abritèrent le consul de France et bien des fugitifs.

Quand ces ignominies furent connues, l'Europe s'indigna. Le sultan, inquiet, s'émut. Il envoya, avec pleins pouvoirs, son ministre des Affaires étrangères, Fuad-Pacha, qui débarqua à Beyrouth le 17 juillet et fit immédiatement arrêter le gouverneur, Kourschid-Pacha, celui de Damas, Achmet-Pacha, les commandants des garnisons de Deïr-el-Kamar, de Rachaya et d'Hasbaya. Sa répression fut énergique. Le 26 juillet il en-

trait à Damas, délivrait les chrétiens enfermés dans la citadelle, vidait un quartier musulman pour les abriter. Il s'agissait d'éviter l'intervention des puissances. Déjà des escadres étaient envoyées en Syrie avec des secours pécuniaires. Déjà Napoléon III décidait une expédition française. En 1840, l'Europe, à l'exclusion de la France, s'était coalisée pour expulser les Égyptiens de Syrie et rétablir l'autorité du sultan : cette fois, la France prenait la tête des nations. Seule, l'Angleterre demeurait turcophile. Le petit corps d'armée du général marquis de Beaufort d'Hautpoul débarquait dès le commencement d'août. Fuad, à Damas, se hâtait de pendre et de fusiller, de condamner au bague, à la déportation, à l'exil, afin que la commission européenne, désignée par les puissances,



trouvât sa besogne toute faite. Achmet-Pacha, le gouverneur de Damas, le colonel Ali-Bey, préposé à la garde du quartier chrétien, les chefs des garnisons d'Hasbaya et de Rachaya furent ainsi exécutés en grande pompe au début de septembre. Les musulmans étaient matés, mais les Druses? Ce fut le travail de l'expédition française. Le général de Beaufort entra dans le Liban avec 3 000 hommes. Il était convenu avec Fuad-Pacha que les Turcs couperaient aux Druses la retraite du Haouran. Mais les Turcs les laissèrent passer. Le Haouran se peupla des fuyards, au point qu'on l'appela dès lors le Djebel Druse. A Deïr-el-Kamar, à Zaleh, les soldats français étaient reçus en libérateurs. Les veuves des massacrés se portaient à leur rencontre en gémissant. Cependant, on arrêtait un millier de

Druses, parmi lesquels Saïd-Djemblat, Hussein Talhouk, tous les cheiks du bal du consulat français. Une douzaine d'entre eux furent condamnés à mort. Mais le commissaire anglais, lord Dufferin, fit commuer leur peine.

Quel sort réserverait-on à la Syrie? La Porte s'opposait à son autonomie. La commission décida que le Liban serait administré par un gouverneur chrétien nommé par le sultan et relevant de lui directement. « Un conseil, composé des éléments constitutifs de la population de la Montagne, devait représenter auprès du gouverneur les différentes nationalités du Liban. » Mais Ismaël-Atrach et les Druses étaient, en somme, demeurés impunis. Répan- dus dans les montagnes du Liban, de l'Anti-Liban et du Haouran, les Druses étaient auparavant divisés. Le grou-

pement du Haouran, fortifié, était devenu plus nombreux, plus homogène et plus haineux par l'appoint des fanatiques émigrés. C'était un des résultats de l'expédition de 1860.

Trente-cinq ans plus tard, quand on commença de construire la ligne de chemin de fer du Hedjaz, les Druses se révoltèrent contre les Turcs. Toute une compagnie, bivouaquée à Soueida, fut une nuit massacrée. La légende rapporte même qu'il se jetèrent sur l'armée de Mandou-Pacha « avec une telle fureur, un tel mépris de la vie qu'ils éventaient de leur manteau les mitrailleuses pour éteindre leur feu, et fermaient la bouche des canons avec leur turban (1). »

(1) Rappelé par Mme Myriam Harry dans *l'Illustration* du 15 août 1925.

Ce retour au passé n'était-il pas nécessaire avant une visite au Djebel Druse? Sans l'histoire, le présent perd son sens et ne garde plus que son pittoresque. Quand je fermais livres et rapports, il était trois heures du matin. Je n'avais plus guère que le temps de me doucher et d'échanger mon habit contre un costume de cheval avant d'entendre glapir la sirène de l'automobile du commandant Denain.

## IV

### LA FRANCE A SOUEIDA

26 *mai* 1922. — A quatre heures exactement, mon compagnon de route me hèle. Ma pèlerine, ma canne : je suis prêt. J'ouvre ma porte.

— Avez-vous déjeuné? me demande le commandant.

— Ma foi non : il est trop tôt.

— Moi non plus, mais il faut manger. Nous aurons froid dans la traversée du Liban et en avion. Allons à la Résidence : l'office n'est peut-être pas couché et nous mettrons la main sur quelque plat froid du buffet, si les quatre

mille invités du général n'ont pas tout raflé.

La Résidence, dans son bois de pins, est encore éclairée. N'est-ce pas un orchestre qui joue cet air langoureux? Ma parole, on danse encore. Dans le jardin, le général Gouraud, enfin libéré de ses absorbantes fonctions diplomatiques de maître de maison, soupe avec ses officiers d'odonnance et trois ou quatre dames ou jeunes filles qui ont bien voulu leur tenir compagnie : je reconnais la princesse de Tripoli et les petites princesses de Beit-ed-din. Comment donc? nous arrivons, à cette heure? Mon costume de voyage fait piteux effet parmi les toilettes claires, les burnous, les uniformes blancs. Nous déjeunons en musique, avec du jambon et du champagne. Nous déjeunons, tandis que cette brillante société réveil-

lonne. Le jour se lève sur le Liban rose et vert, aux couleurs de Damas. C'est un instant délicieux, mais nous n'avons pas une minute à perdre.

— Le Djebel Druse en un jour, répète, sceptique, le général. Allons ! vous ne serez pas revenus demain.

Sur cette vision de fête que nos yeux emportent dans l'air du matin, nous prenons congé et montons dans l'automobile.

La montagne devait être glaciale : je m'en aperçois quand le commandant me réveille, dans la plaine de la Bekha ; je m'étais endormi et j'ai froid. Mais c'est une impression passagère : le soleil déjà haut chauffe la belle plaine fertile qui recueille ses rayons comme dans une coupe entre les parois opposées et nues du Liban et de l'Anti-Liban et qui porte des moissons dorées mûres pour la faux.

— Nous sommes à Rayak, me dit-il.

Là est le camp d'aviation. Le téléphone a joué : on nous attend. L'appareil est sorti du hangar, luisant et paré. Le commandant Denain l'inspecte avec un soin minutieux. Il a commandé l'aviation à l'armée de Salonique pendant la guerre ; n'a-t-il pas franchi l'Adriatique pour accomplir une mission et atterrir plus vite en Italie ? C'est un chef éprouvé et audacieux, mais audacieux parce que prudent. Il donne l'exemple à ses subordonnés dont la plupart sont si jeunes qu'ils manqueraient volontiers de patience. Or, rien ne doit être laissé au hasard dans la préparation du vol. L'Orient a des cieux difficiles. Les heures chaudes sont mauvaises. La terre transmet aux airs ses courants. De la plaine étroite de la Bekha nous devons nous élever



à quatre mille mètres pour franchir l'Anti-Liban et nous poser au pied du massif du Haouran.

L'avion qui supprime la distance a perfectionné l'art de voir. Nous allons plus vite que nos pères, mais ne serait-ce pas une erreur de croire qu'ils approfondissaient davantage? Nos regards se sont exercés à posséder les paysages à la course, à en retirer brutalement l'essentiel. Ils ont pris l'habitude des larges espaces. De haut, les choses se rangent comme dans un plan en relief. Ce qui est sans importance disparaît. J'ai cru étouffer en revêtant la combinaison fourrée et fixant le casque de cuir. Mais nous montons avec la sûreté d'une flèche, et la fraîcheur vient, et même un vent glacé. Les pentes arides de l'Anti-Liban s'abaissent sous nous. Voici les neiges de l'Hermon, de cet

Hermon qu'on aperçoit de presque toute la Syrie et qui est maintenant sous nos pieds, dépassé. Je m'amuse à comparer ses névés roses aux glaciers de mes Alpes teintés de bleu ou de vert. Et déjà, il s'éloigne. Cette ville là-bas, dans une île de verdure, c'est Damas. Cependant, nous perdons un peu d'altitude et survolons maintenant une plaine plus large que celle de la Bekha, mais sans doute moins fertile. En France la campagne apparaît, du ciel, divisée en petits carrés comme un damier sans fin. Les carrés sont ici plus vastes et plus irréguliers : tantôt immenses prairies, tantôt champs cultivés, d'une belle teinte jaune uniforme. Et puis, souvent, c'est le chaos du sol aride. Les petits villages tassés font des taches grises, et des traînées vertes accompagnent les oueds, petits filets végé-

taux pareils à des veines sur une main. Ce long ruban presque droit, c'est la voie ferrée de Jérusalem : elle suit ou coupe la route des pèlerins de La Mecque. Nous descendons sur Deraa qui commande l'embranchement de Saint-Jean-d'Acre.

Quand nous atterrissons à Deraa, la chaleur est devenue suffocante, du moins tant que nous n'avons pas quitté notre défroque d'aviateur. Et puis nous tombons de quatre mille mètres. En l'air il faisait meilleur. A peine descendus, nous roulons en automobile sur une piste, et cette fois nous allons enfin pénétrer dans le Haouran. Mais nous le tournons et l'abordons par le côté le plus accessible, celui des pentes douces du Hedjaz. Ainsi évitons-nous le plateau volcanique du Ledjah et l'abrupte montagne de Choba. Notre

objectif est Soueida, la petite capitale qui est à près de douze cents mètres d'altitude. Nous coupons d'abord une grasse plaine qui nous fait comprendre la réputation du royaume de Basan dans la Bible et qui est pareille à une mer d'or que le vent creuse d'ondulations. Déjà les Druses moissonnent avec des faucilles et chargent les gerbes sur les chameaux dont la lente et auguste caravane gagne à pas de velours les villages sans toits.

Nous voici, après avoir gravi une pente où notre piste se perd à demi, devant Soueida, qui est bâtie sur une élévation de terrain et qui apparaît portée sur de hauts murs comme une forteresse. Ces murs se doublent dans l'eau transparente d'une mare où se reflètent aussi les troupeaux qui viennent boire, — chameaux, bœufs, ânesses

accompagnées de mignons petits ânon, — et les femmes en robes bleues ou rouges, de longs voiles blancs flottant autour du visage, qui portent fièrement les cruches où elles vont puiser l'eau de la citerne. Le tableau des moissons et celui-ci me rappellent ces images de la Bible de Gustave Doré qui ont enchanté mon enfance. Je croyais visiter un pays sauvage et plein d'abîmes, et je débute par des églogues et des bucoliques.

Il est sept heures et demie du matin. En trois heures nous avons traversé le Liban, l'Anti-Liban, descendu le Djeidour et le Djolan, dévalé dans la plaine et monté les premières pentes du Djebel Druse. Le jambon de la Résidence est dès longtemps digéré. L'interprète Trenga qui nous reçoit et qui réside à Soueïda, où il a lié partie

avec les chefs druses, nous offre heureusement un excellent petit déjeuner à la mode suisse. Il me considère cependant avec quelque commisération dont je cherche en vain la cause.

— Quel dommage, finit-il par me confier, que vous ne soyez pas en uniforme !

En uniforme ! Je me rappelle avoir lu, dans la *Correspondance d'Orient*, que mon confrère et compatriote Michaud, l'auteur des *Croisades*, voyageant en Palestine, ne quittait pas son habit brodé d'académicien dont il tirait de la considération. Il n'y renonça que parce que ce prestige lui valait d'exorbitantes réclamations de backchichs. En vain expliquait-il que l'Académie ne donnait pas la fortune. On le tenait pour un prince et l'on exigeait de lui une ruineuse munificence. Mais, pour

monter en avion ou à cheval, les palmes vertes et le bicornes seraient bien gênants. Au retour, j'inviterai nos collègues des Beaux-Arts à dessiner un costume de sport pour académiciens vagabonds. Nul doute que l'idée ne soit bien accueillie.

— Oui, ajoute mon hôte devant mon ahurissement, je vais vous présenter à un pape et à un empereur, et vous ne portez même pas vos décorations !

Je m'excuse tant bien que mal de mon indécatesse. Un pape et un empereur, diable ! Je ne m'attendais pas à la rencontre de si formidables personnages. En Orient, il faut toujours paivoiser et, pour qui a confié sa vie à la divine simplicité, la parade continue est un supplice. Le pape des Druses réside à Kennaouat au cœur de la montagne,

et leur empereur à Soueida. Mais tandis que le premier est reconnu par tous les sages et honoré par le peuple, le second soulève l'envie de tous les cheiks qui supportent mal sa suprématie et guettent les occasions de lui marcher sur les pieds. L'interprète Trenga, sur un ton de bonhomie familière, achève le cours si heureusement et doctoralement commencé par le lieutenant-colonel Catroux dans les jardins de la Résidence, parmi les lumières et les houris, et sous la menace du défilé annamite. Il commence par m'infliger un petit examen. Mon érudition toute fraîche le rassure : je suis informé de la résistance des Druses aux soldats de Méhémet-Ali, comme des massacres de Deïr-el-Kamar et de Zaleh, et je sais la configuration fortifiée du Haouran où se réfugièrent les émigrés du Liban pour fuir les troupes françaises en 1860.



— Oui, continue-t-il, l'Angleterre s'était déclarée protectrice des Druses. Au lendemain de la défaite turque de 1918, tandis que les chrétiens faisaient appel au mandat français, n'allai-ils pas afficher leurs préférences pour la nation qui, pendant tout le dix-neuvième siècle, les avait soutenus? La froideur de leur accueil ne pouvait guère nous laisser de doute sur leur attitude. Ils ne furent pas étrangers à l'attentat dont fut victime l'amiral Mornet, commandant la division navale de Syrie, au cours d'une tournée dans la région de Beit-ed-din. Cependant, vous le voyez, nous sommes à Soueida en très petit nombre, au milieu de cette population guerrière, et sans risque.

— Sans risque?

— Sans risque, tant que nous saurons nous y prendre. Que de chemin

parcouru ! Le premier Haut-Commissaire, M. Picot, avait, dès 1919, commencé de nouer des relations avec ces seigneurs de la montagne. Dès son arrivée, le général Gouraud, pour appliquer le mandat (qui n'était pas un protectorat) à cette mosaïque de races et de religions que représente la Syrie, s'efforça d'être impartial entre les différents groupes religieux. Le Haouran médita longuement sa déclaration. Les cheiks, enfourchant leurs petits chevaux arabes, venaient prendre le vent à Beyrouth. Un escadron druse était formé qui servait de garde d'honneur au général. Mais la propagande de l'émir Fayçal défaisait sans cesse notre toile de Pénélope. Ainsi couvrait-il d'honneurs Selim-Pacha-Atrach, l'un des plus illustres cheiks, que nous cherchions à attirer.

Je répète ce nom d'Atrach qui ne m'est pas étranger. Celui qui déchaîna les massacres en 1860 était un Atrach. Déjà l'interprète reprend :

— Placé en sentinelle aux confins de la Syrie, de la Palestine et du désert qu'il domine de sa masse neigeuse, le Djebel Druse est véritablement la clé de l'État de Damas. Sa position stratégique de premier ordre permet à celui qui en est le maître de tenir les voies d'accès venant du sud et du désert. L'abandonner serait au contraire laisser à l'ennemi une base d'opérations contre notre territoire, et aux bandes rebelles un refuge sûr contre nos poursuites. Dans la vie économique du pays, son rôle n'est pas moins important : sur ses pentes naissent les cours d'eau qui arrosent les plateaux du Haouran. Négliger la possession des sources serait

compromettre la fertilité d'une région que les Romains ont pu appeler autrefois *le grenier de Rome* et qui, actuellement, fournit encore Damas de toutes ses céréales. Or, le Djebel n'appartient qu'aux Druses. Il n'y a pas ici mélange de races comme dans le reste de la Syrie. C'est le bastion de ce peuple et de sa religion. Si quelque danger vient à menacer les Druses épars dans le Liban ou l'Anti-Liban, des feux de nuit, allumés sur les hauteurs, appellent à la rescousse les montagnards du Djebel... Mais les chevaux sont prêts. Nous continuerons de causer à cheval. Je désire vous conduire à Kennaouat.

— Ce sont les plus belles ruines romaines de tout le Haouran.

— Oui, mais Achmet-Hazi (1) y réside.

(1) Je donne ce nom sous toutes réserves. Dans mes carnets de notes prises au jour le

— Achmet...?

— Le pape, le chef spirituel des Druses. Kennaouat est la Mecque des Druses.

Les chevaux remplissaient l'étroite ruelle de Soueida : belles bêtes remuantes avec des selles ouvragées, des brides multicolores, des aigrettes sur la tête. Je regrette mon bicorne et mon habit brodé pour faire plus d'effet. Évidemment la monture est plus endimanchée que son maître. La population de la ville nous regarde passer. Beaucoup d'enfants, jolis et sales, avec de longues robes bariolées. Ils sont gais et sains. Mais les adultes ont tous des

jour, il m'a été impossible de le déchiffrer entièrement. Mme Myriam Harry le publie heureusement dans ses notes sur les Druses : c'est Ahmed el Hajari (*Revue de Paris* du 15 septembre 1925).

visages fermés. Notre escorte est somptueuse des pieds à la tête : bottes luisantes, riches abayes décoratives, keffiehs enroulés autour du visage et fixés par l'aghal sur le front, armes de toute sorte, pistolets, poignard, sabre, carabine. Je remarque surtout son chef monté sur une magnifique jument alezane. En voilà un qui sait être naturellement théâtral ! Il a l'air de jouer dans un film l'Arabe du désert. Ses hautes bottes de cuir jaune brillent autant que ses armes. Son burnous blanc flotte derrière lui. Son équipement noir et rouge a dû être astiqué par des mains expertes. J'admire surtout son profil à la François I<sup>er</sup> : des yeux ardents comme des braises, et un de ces nez busqués qui semblent renifler tout ce qui peut donner du plaisir à un homme bâti pour la domination, le *méchoui*, les femmes,

le vent de la course à cheval, la guerre.

Notre cavalcade qui s'est engagée dans la campagne ou plutôt dans la montagne, — car notre piste nous élève rapidement au-dessus de Soueida, — est précédée de deux fanions, le tricolore et celui des Druses aux quatorze étoiles qui symbolisent les quatorze villages du district. C'est un signe important d'alliance, cette chevauchée des deux drapeaux côte à côte.

Nous marchons botte à botte, l'interprète Trenga et moi, sur l'étroit chemin et je ne cesse de lui demander des explications :

— Les Druses avaient-ils un chef avant l'intervention du mandat?

— Non, le Djebel Druse vit encore sous un régime féodal à base démocratique, sorte de conglomerat de familles indépendantes qui n'obéissent pas à un

chef unique. Ni vassaux, ni suzerains. La clientèle de chacune de ces familles s'étend plus ou moins loin, englobe plus ou moins de villages. L'autorité de chaque chef dépendra des circonstances, prestige momentané, richesse, mais elle n'est consacrée par rien de précis, ni titres héréditaires, ni fonctions officielles. Au-dessus de ces chefs et de ces familles aucun organisme, aucune autorité supérieure. Entre eux, mille rivalités déchaînées, dès que le moindre intérêt entre en jeu.

— Mais s'il y a menace d'invasion ou de guerre, comme au temps de Méhémet-Ali, comme en 1860?

— Alors, c'est l'union la plus étroite contre l'ennemi du dehors. Dans les cas graves, les villages envoient des représentants à une assemblée. Ce parlement d'occasion ne répond à aucun



rouage gouvernemental reconnu dans l'ordre exécutif. Le danger fait un chef et la paix le défait.

— Voilà un beau vers cornélien :  
*La danger fait un chef et la paix le défait.*

— Avant de songer à nous ingérer dans les affaires des Druses, reprend l'interprète, il fallut substituer à cette anarchie un pouvoir effectif susceptible de représenter dans une certaine mesure la volonté populaire du Djebel, sur quoi il nous fût possible de nous appuyer pour entreprendre l'œuvre du mandat. Le général ne voulait pas user de la contrainte militaire. Pour morcelée que soit l'autorité, il y a pourtant chez les Druses une catégorie de personnages toujours écoutés : ce sont les chefs religieux, hors du domaine politique sans doute, mais que le peuple consulte dans les circonstances impor-

tantes. Gagner les chefs religieux, se servir de leur influence pour rallier au mandat les chefs temporels les plus importants, ce fut le programme du colonel Catroux. Son choix s'était fixé sur le chef des chefs de la famille Atrach...

— Atrach? En 1860, c'était Ismaël-Atrach.

— C'est apparemment la première du Haouran. Il choisit donc Selim-Pacha-Atrach pour en faire l'émir du Djebel. Une première assemblée, réunie à Ken-naouat, ne s'entendit pas sur ce nom. Vous connaissez maintenant les rivalités séculaires du Haouran. Les interminables palabres furent reprises à Damas et, à la fin du mois de janvier 1921, la nomination de Selim-Pacha était enfin acceptée. Il était élu pour quatre ans, assisté d'un conseil de gouvernement, et de conseillers français. En

outré, nous avons le droit de tenir garnison dans le Djebel. Le 25 juin dernier(1), une délégation d'officiers français arrivait à Soueïda. L'accueil qui nous fut fait, les acclamations poussées pour la première fois en l'honneur de la France dans cette région jusque-là si fermée aux Européens, montraient que les Druses, oubliant les divergences du passé, comprenaient tout ce que leur pays pouvait attendre de notre présence. Renonçant à leur isolement, rompant avec leur existence de primitifs, ils acceptaient une vie nouvelle dont ils entrevoyaient de profitables réalisations.

— Et depuis un an, nous sont-ils demeurés fidèles? demandai-je, sceptique.

— Ils nous l'ont prouvé. Le 12 août

(1) 1921.

dernier, un autre Atrach, Assad-el-Atrach, réfugié auprès de l'émir Abdallah en Transjordanie, fit irruption à Soueida à la tête de quelques cavaliers. Se disant général chérifien, il voulait hisser son emblème sur le Sérail et s'emparer du gouvernement au nom de son maître. Mais tandis qu'une colonne se formait à Ezra dans le Haouran et qu'une escadrille s'appêtait à survoler le pays...

— Trente-deux avions, précise le commandant Denain qui nous écoute.

— ... en démonstration de notre force, le pseudo-général faisait piteusement sa soumission au chef de la mission française. L'attitude hostile des Druses avait suffi à faire échouer sa tentative. Mise en route, néanmoins, la colonne, commandée par le colonel Paulet, arrivait à Soueida le 22 août.

Cette fois encore, ce fut un déchaînement d'enthousiasme en faveur de la France. Les montagnards accouraient de partout sur le passage de nos soldats. Les chefs de famille demeurés jusqu'alors sur la réserve apportaient spontanément leur concours à Selim-Pacha. Les chefs religieux proclamaient que tout Druse serait excommunié qui ferait de l'opposition à la France et soutiendrait la politique chérifienne. N'est-ce pas un beau résultat, monsieur, d'avoir conquis l'amitié de ce peuple guerrier, séculièrement intraitable, sans avoir versé une goutte de sang? L'œuvre si bien commencée n'est sans doute pas achevée. Il nous faudra toujours ici de la vigilance et de la patience, de la diplomatie et l'image de la force. Mais sait-on en France de quel cœur nous travaillons à la faire aimer?

Je me retourne un peu sur ma selle pour mieux voir ce mâle visage où je devine un tressaillement. Il est pareil à ceux de tous ces officiers qui ont conquis l'Algérie, le Maroc et l'Indo-Chine et Madagascar, notre immense empire colonial, et qui ont porté au loin, avec les armes de France, tout un idéal de civilisation intelligente et humaine. Que lui répondre? Non, la France ne connaît pas assez ceux qui la servent. Et l'interprète Trenga ne m'a pas dit un mot de son rôle à lui dont je sais par ailleurs l'importance.

## V

### LE PAPE ET L'ÉMIR DES DRUSES

Nous montons à flanc de coteau. Les montagnes que nous apercevons ont une altitude de 1800 à 1900 mètres. Mais où sont les antiques forêts de chênes célébrées dans la Bible? Disparues, comme les forêts de cèdres dont il ne reste qu'un glorieux bouquet dans le Liban. Et c'est pourquoi un arbre isolé sur une colline, — un pistachier-térébinthe, — se détache avec tant de netteté sur le ciel foncé qu'il compose à lui seul un tableau. Des haies de figuiers de Barbarie ou des murs de pierres

simplement juxtaposées, ajourés comme une dentelle, séparent les héritages ou plutôt assurent la garde des troupeaux. On se sent revenu ici aux âges primitifs, au temps des peuples pasteurs.

Les bois-taillis, les arbustes se multiplient, s'enchevêtrent. Kennaouat est devant nous, bâtie sur une élévation, au-dessus de l'oued qui lui a donné son nom. Parmi des broussailles de chênes verts, elle porte une parure de ruines, mais l'ancienne Kenath, mentionnée dans les Saintes Écritures, aux livres des Nombres et des Paralipomènes, la brillante cité du temps de Trajan et d'Adrien, la Canatha de l'*Oriens Christianus* n'est plus aujourd'hui qu'un village où se perdent les habitants. Notre premier contact a été un enchantement qui ne sera pas dépassé. Nous sommes



tombés, sans nous y attendre et comme nous dévisagions la ville à une centaine de mètres, sur les débris d'un temple dont les colonnes intactes ou brisées se mêlent aux arbrisseaux dans un fouillis fraternel. La végétation recouvre à demi les fûts et les chapiteaux épars, mais la sveltesse de cinq ou six colonnades lui a échappé. Celles-ci, comme des êtres vivants, semblent courir, telles des nymphes blanches et nues dans un bois.

C'est le temple périptère dont parle Guillaume Rey dans son voyage au Haouran. Je veux m'arrêter pour le mieux voir. Mais, blasé sur ces restes romains, l'interprète est tourmenté par la pensée de me présenter au pape des Druses à qui une estafette a porté notre demande d'audience.

— Vous le trouverez, m'annonce-

t-il, entouré des sages au turban blanc. Les sages ne doivent ni boire, ni fumer, ni tenir des propos obscènes.

— Seulement des propos?

— C'est déjà quelque chose. La forme, tôt ou tard, emporte le fond. Enfin ils pratiquent la monogamie. Mais ils changent de femme.

— Cela se pratique ailleurs que chez les Druses.

Comment plaisanter aussi lourdement quand nous suivons la voie des tombeaux? Il y en a une vingtaine, rangés de chaque côté, et qui nous conduisent à l'acropole. Ruines de palais, ruines de temples, avec des propylées presque intacts, restes d'arc de triomphe, mélange de monuments religieux ou païens transformés en églises au temps des évêques de Canatha, il faudrait être archéologue pour

démêler la diversité de leurs époques. Mais dans cette demi-solitude où passent des cavaliers arabes, c'est toute une évocation de la puissance romaine. « Dans ces ruines, écrit Guillaume Rey, sous une voûte obscure, les Druses et les chrétiens des environs déposent des *ex-voto* et font brûler des lampes en l'honneur de naby Zoub (le saint homme Job) qui, d'après une tradition locale, aurait habité Kennaouat. A quelques mètres du parvis de la vieille église se trouvent les débris d'un petit édifice carré dont il ne reste qu'un beau stylobate antique portant des avant-corps surmontés, aux angles, de pilastres d'ordre corinthien... Enfin, quelques pas plus loin, nous arrivons au bord d'une citerne jadis couverte de dalles en grande partie brisées aujourd'hui et qui, portées par cinq rangées de trois

arcades chacune, forment ensemble la voûte d'un magnifique impluvium, et le parvis du beau temple prostyle dont les imposants débris s'offrent à nos regards. » Il arrive qu'un détail d'architecture ou de sculpture nous retienne plus que l'ensemble. Des raisins qui décorent des colonnes me paraissent d'un dessin plus délicat, plus léger, plus spirituel et savoureux à la fois que toutes les ornementsations du temple de Palmyre.

Mais c'est du bord de la rivière que se présente le mieux Kennaouat. Du pont, on aperçoit les bouleversements du Ledjah, au loin les neiges de l'Hermont et, de l'autre côté, les ruines dans la verdure. Pour achever la beauté de ce paysage et lui donner le premier plan qui lui manque, voici que les femmes druses descendent chercher de l'eau.

C'est un spectacle que je ne me lasserai jamais de contempler. Elles portent l'amphore sur l'épaule et non sur la tête. Leur démarche, pieds nus, est naturellement pleine de grâce et de majesté. Les tuniques bleues laissent deviner les corps robustes. Les voiles blancs cachent mal le visage. N'étant pas archéologue, je prends du plaisir à les regarder. Celle-ci, plus mince et plus jeune, si bien drapée, ne manque pas d'agrément. Elles ne craignent pas de poser leurs yeux sur ces étrangers. Et leurs yeux noirs jettent des feux sombres dont s'éclairent leurs traits de terre cuite.

Mais l'heure sérieuse est venue, celle pour laquelle, en somme, j'ai entrepris ce long voyage en automobile, en avion, à cheval. L'heure? Elle ne durera que vingt ou vingt-cinq minutes pénibles

et embarrassées. Le pape druse nous attend. Une porte aux cabochons de cuivre ouvre sur un intérieur voûté que soutient une colonnade. Sur des tapis et des coussins les sages sont réunis, la tête surmontée du turban blanc. Au milieu d'eux est assis leur chef suprême, Achmet-Azi, dont la barbe presque blonde contraste avec le poil chenu de son concile. L'interprète me présente sans doute comme un personnage important. Il n'a pas de peine à affirmer que je suis immortel dans mon pays, ce qui ne peut manquer de me valoir la sympathie d'un prêtre. N'est-ce pas l'instant de regretter l'habit brodé, le tricorne et l'épée? Avec le café nous échangeons des politesses sur l'alliance de la France et des Druses. Je célèbre la grande victoire de nos soldats dans la guerre des Nations. Il me semble que

le nom du maréchal Joffre n'est pas inconnu et suscite quelques hochements de tête. Tel ou tel turban blanc a opiné.

Cependant, je désirerais, avant de quitter ces lieux où je ne reviendrai sans doute jamais, aborder quelque sujet qui s'accorde avec le sacerdoce exercé par ces sages. Ne suis-je pas ici parmi les initiés d'une religion mal définie, obscure ou mystérieuse? Puisque le mot d'*immortalité* a été prononcé, ne pourrai-je savoir ce que pensent les Druses de la survie? Ma timide question est transmise. Et la réponse me revient, sous la forme lapidaire d'un oracle : *on ne meurt pas*. Mais sous quelle forme revit-on? Personnelle ou impersonnelle, spirituelle ou charnelle? Renaît-on, si l'on a été courageux, dans le corps d'un héros, ou d'un animal

noble tel que le lion ou la gazelle, — ou, si l'on a été lâche et poltron, dans le corps d'un âne ou d'un porc? Je reverrais très bien la jeune fille qui portait sa cruche à l'oued sous les apparences d'une gazelle. Cette fois, on ne daigne pas expliquer. Le pape, d'un regard, a consulté son concile. On m'a jugé indiscret. Pour réparer mon erreur, je célèbre la beauté de la montagne et, en particulier, de Kennaouat, ville antique et ville sainte. Nous rentrons dans le domaine des banalités dont les réceptions officielles ne sont pas autorisées à sortir.

Si les bouches sont cousues, il me reste les visages. Mais ces visages impassibles d'Orientaux demeurent impénétrables, et plus encore ceux-ci acutumés à régner sur le monde intérieur. Ces lèvres se sont abstenues de boire,



de fumer, de tenir des propos obscènes. Ces narines se sont refusées au parfum des fleurs. Ces yeux sont tournés vers le dedans et se détachent des beautés de la lumière. Ces fronts abritent des pensées profondes. Ou peut-être une parfaite nullité, ou peut-être un immense nihilisme, ou peut-être un fanatisme obtus et féroce. Je me rappelle la prophétie qui promet au sultan des Druses, le grand Masoud, l'empire du monde, la destruction de La Mecque et de Rome, du Croissant et de la Croix. Je me rappelle aussi, à travers l'histoire, la farouche indépendance de ce petit peuple qui, réfugié dans sa montagne, a bravé les armées d'Ibrahim-Pacha, de Napoléon III et de Mandou-Pacha. Du moins a-t-il fui devant la France. Et le drapeau tricolore aujourd'hui flotte sur Soueida. La puissance

occulte des Druses ne peut leur venir que de l'exaltation de cette religion inconnue. Il n'y a pas de mépris collectif de la mort, ni de secret si bien gardé de conspiration et de tuerie, sans un breuvage de sorcier. Ici, dans cette salle basse et voûtée, un homme immobile et tranquille, à barbe blonde, qu'on prendrait pour un inoffensif sacristain, détient le pouvoir de déchaîner la guerre ou d'enchaîner la paix.

Nous voici de retour à Soueida dont les ruines romaines, — celles d'un théâtre, celles d'une basilique, — ne sont pas sans beauté, mais n'ont pas la poésie de celles de Kennaouat. Guillaume Rey signale surtout les restes de la basilique « avec un double porche qui a été jadis flanqué de deux tours qui durent avoir une hauteur considé-

nable. » Il lui trouve des ressemblances avec Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome, et il ajoute : « C'est à coup sûr le plus beau morceau d'architecture du Bas-Empire que nous ayons rencontré dans tout le Haouran. Le mur nord est intact sur la plus grande partie de sa longueur et porte encore huit fenêtres cintrées. Le vaisseau formait un parallélogramme que deux rangs de colonnes divisaient en trois nefs, comme le prouvent les bases encore en place ; et l'abside en hémicycle est percée de trois fenêtres. » Le temps ou les hommes ont-ils accompli ici leur œuvre de destruction ? je n'ai pas retrouvé l'impression de grandeur et de perfection rapportée par l'archéologue.

Les casernes turques, édifiées par Samy bey après l'écrasement de la révolte des Druses (1910), avaient été

en partie démolies par les habitants. Aussi est-ce l'ancienne forteresse qui sert de logement à la garnison française. Soueida a les apparences d'une ville forte, mais à demi démantelée et toute délabrée. Elle est pleine de taches de sang mal lavées. L'émir que nous avons fait, Selim-Atrach-Pacha, a pour résidence un vieux palais romain soutenu par de belles colonnades : il suffirait d'un Samson de second ordre pour en provoquer l'écroulement. Je demande à l'interprète si nous n'irons pas lui rendre visite :

— Ah! non, me déclare-t-il, nous avons rendu hommage au pouvoir spirituel. Mais le pouvoir temporel nous doit l'hommage à son tour. Nous attendrons chez moi Selim-Pacha.

Et nous allons enfin déjeuner, car il est tard, et une attention soutenue

donne de l'appétit. Le petit souverain druse vient en effet au poste français. Selim-Pacha a oublié, comme moi, son costume brodé. Il est en veston, avec un tarbouch sur la tête. Il ne fait aucun effet. On croirait qu'il va nous vendre des tapis. Sa suite, dans un grand mouvement d'abayes, de burnous, de keffieh, a plus d'allure. Ce jeune homme vêtu à l'européenne semble jouer assez pauvrement son rôle de roitelet. J'avais imaginé une sorte de tyranneau à la figure en bec d'aigle, drapé dans les étoffes nationales, violent et rapace, et capable de gouverner à coups de trique tous ces cheiks vaniteux et prêts sans cesse à la rébellion. Ce brave garçon promettra tout ce que nous voudrons, mais tiendra-t-il tête à son monde? Notre conversation est des plus insignifiantes. Le secret du pape m'avait

attiré : celui de cet empereur de la montagne m'est indifférent. Pourvu qu'il remplisse son office à notre gré, nous serons satisfaits. Sa principauté lui vient de sa naissance. Les Atrach ne sont-ils pas la famille la plus considérable du Djebel?

Les jours sont longs au mois de mai. Cependant il faut nous hâter, si nous voulons que notre avion nous dépose à Rayak, dans la plaine de la Bekha, avant la nuit. De nouveau nous nous élevons dans les airs, plus haut encore que le matin. Le commandant Denain allonge le parcours pour me montrer le lac de Tibériade au loin dans une brume lumineuse. Nous survolons Damas toute rose dans sa verte oasis et dont nous pouvons dénombrer les mosquées. Nous passons au-dessus des neiges de l'Hermon comme le soleil se

couche sur le Liban. Dans le soir, l'Orient incendié lance des gerbes de couleurs à la Tiepolo.

Puis l'automobile nous ramène à Beyrouth. La nuit étoilée est froide. Demain je pourrai accompagner le général Gouraud à travers les villages du Liban et rendre visite avec lui au patriarche des Maronites...

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
I. — UN VOYAGE DANS LE HAOURAN.....	3
II. — DANS LES JARDINS DE BEYROUTH.....	32
III. — LES DRUSES EN 1860....	57
IV. — LA FRANCE A SOUEIDA...	75
V. — LE PAPE ET L'ÉMIR DES DRUSES.....	101

---